Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 18 (1910)
Heft: 3

Artikel: Souvenirs d'un vétéran de Neuenegg
Autor: Reichlen, Fr.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-17061

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

18me année. N° 3 Mars 1910.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

SOUVENIRS D'UN VÉTÉRAN DE NEUENEGG

Au mois d'août 1866, on inaugurait à Neuenegg un monument, une pyramide, à la mémoire des combattants de 1798. Dans la foule accourue, on remarquait un groupe de vieillards bien cassés, bien momifiés ; ils étaient costumés en tout ou partie de l'habit militaire d'avant la révolution : un bicorne ou tricorne en feutre noir, aux ailes larges et hautes avec une cocarde et une aigrette au coin, une ample redingote plastronnée boutons en métal blanc, avec culotte de même couleur que la redingote (brun clair ou foncé), des guêtres de grossier drap noir couvrant les jambes jusqu'au-dessus des genoux. Deux larges courroies blanches en peau se croisaient sur la poitrine, l'une soutenant un sabre, l'autre une giberne renfermant un maillet et des munitions.

Le nombre des vétérans qui se trouvèrent réunis au pied du monument s'élevait tout au plus à une vingtaine et dans ce nombre nous découvrons l'auteur des souvenirs que nous publions : Rodolphe Burgy, de Seedorf (Berne), ancien agriculteur, ayant rempli dans sa commune la charge de secrétaire communal.

Il portait allègrement l'âge respectable de 87 années ; il était né en 1779 et, malgré quelques infirmités, inévitables compagnons de la vieillesse, sa mémoire avait conservé sa

fraicheur. Les événements déjà bien lointains auxquels il avait pris part se réveillaient subitement lorsqu'on l'interrogeait sur sa campagne. Il la racontait avec cette simplicité et cette aisance qui convainquent immédiatement. C'était un héros qui s'ignorait; il était de la race des humbles. Il était resté toujours attaché aux anciennes institutions de son pays; la révolution pour lui n'avait pas eu de séduction. On vivait avant elle dans la liberté, dans une vieille liberté, et, dans sa candeur de campagnard, Burgy la préférait à celle qu'on apportait de Paris.

Nous ne possédons en fait de souvenirs de notre ancien combattant de Neuenegg que ceux qui se rapportent à la première partie ou phase des combats qui se sont livrés en mars 1798 à Neuenegg et dans les environs. Quant à la seconde, la plus acharnée, on peut relire le récit du colonel de Graffenried auquel Burgy se rapporte, n'ayant rien à ajouter, dit-il[1]. Devons-nous attribuer ce renvoi, cette lacune, au fait qu'il n'y assistait peut-être pas, que c'est là un faux-fuyant pour masquer son absence? Il nous dit bien, en terminant son récit, qu'il fut désarmé et volé, qu'il eut à se défendre pour sa sécurité et ne parvint à rentrer chez lui, à Bremgarten, près de Berne, qu'après bien des dangers et des précautions, lorsque les Français occupaient déjà la ville de Berne. Ceci n'empêche que son récit est intéressant, il nous donne sur la prise et la capitulation de Fribourg des détails tout à fait ignorés.

Pour ce qui est de la seconde phase des combats livrés à Neuenegg, nous savons que la veille du 5 mars 1798 les Bernois, revenus des places de Fribourg, de Morat et de Laupen, bivouaquaient dans les environs de Neuenegg lorsqu'ils furent surpris et repoussés par les Français. La malheureuse issue de cette rencontre ne fut que trop tôt connue

[1] Nous avons cueilli le récit du vétéran Burgy dans le *Berner Taschenbuch*, publié par Louis Lauterbourg.

à Berne, car une colonne de dragons y était arrivée en toute hâte, comme des fuyards, annonçant que les Français étaient sur leurs pas, ce qui causa naturellement une alarme générale. Des courriers furent expédiés pour rassembler toutes les troupes qui se trouvaient dans le voisinage de Berne, afin qu'elles vinssent protéger la ville. Après huit heures, l'armée entière, forte d'environ 2300 hommes, se mit en marche par Bumplitzfeld et Wangen. A Kœnitzberg, on apprit que les Français étaient déjà à la sortie de la forêt, tout près de Niederwangen et l'on prit des dispositions de combat. L'artillerie se composait de trois pièces.

L'avant-garde française ne s'attendait pas à une attaque aussi prompte; elle s'était arrêtée sur le Wangenhubel, l'une de ces hauteurs entourées de forêts et traversées par la route de Neuenegg ; les Français avaient fait du feu et se disposaient à déjeuner, lorsqu'ils aperçurent l'arrivée de l'armée bernoise. La fusillade commença d'abord sur l'aile gauche, puis sur la droite, puis au centre, en sorte que le combat était bientôt pleinement engagé. Jusqu'ici on n'avait affaire qu'à l'avant-garde des Français qui fut renforcée d'un gros d'infanterie considérable. On s'approche bientôt jusqu'à la distance de vingt pas, d'arbre en arbre, on se poursuit, on s'extermine. Les Français ne sachant se diriger dans une forêt qui leur est inconnue, craignant d'être débordés, font un suprême effort. Ce sanglant combat continua vers midi jusqu'à Landstouhl, là où cesse la forêt et où commence la prairie. Les vainqueurs de Montenotte et de Lodi étaient étalés là, en larges fronts de bataillons. Lorsque l'armée bernoise sort de la forêt, une grêle de mitraille et de bataillons fond sur elle. Elle se retire dans la forêt; le moment est critique, mais elle revient plus déterminée que jamais ; son attaque est audacieuse. La brigade Pigeon est obligée de se retirer, abandonnant ses canons. Les Français se reforment près de la forêt du Hohlgrubenholz ; ils sont rejoints furieusement

par les Bernois. Toute résistance est alors abandonnée, les Français atteignent le village de Neunegg où ils se défendent, puis ils reculent, repassent la Singine pour escalader les hauteurs boisées de la rive fribourgeoise. Il était trois heures de l'après-midi ; un dragon arrive de Berne, avec l'ordre de faire cesser aussitôt le feu. Schauenburg est arrivé du Grauholz avec son armée ; Berne est tombée, la victoire de Neuenegg est inutile.

Cette description nous a éloigné de notre chroniqueur Burgy, mais nous revenons à lui. « Si ma campagne militaire fut courte, dit-il, elle a été fertile en événements. Déjà en décembre 1797, le deuxième bataillon de Sternenberg, auquel je fus incorporé, était appelé sous les armes à Cerlier et licencié deux jours après. Le 21 janvier suivant, notre bataillon d'infanterie fut de nouveau appelé pour se rendre à Neunegg et ses environs.

Nous restâmes ici quelques jours seulement, pour nous rendre en pleine nuit à Fribourg.

C'est à l'aube que nous arrivâmes en cette ville. Nous dûmes nous convaincre bientôt, en gravissant les rues, qu'une partie de la population nous était très hostile, car nous fûmes reçus d'une façon très peu courtoise en qualité de défenseurs. En effet, on nous lança des bûches de bois, des raves, le contenu de la cuisine. Nous dûmes patauger dans un véritable ruisseau, car on avait ouvert les écluses des étangs qui servent à laver les rues de cette ville, cela, vraisemblablement, à notre intention. Nous étions cependant suffisamment mouillés par la pluie, laquelle ne nous avait pas quittés depuis notre départ de Neuenegg.

Trois compagnies furent logées dans les bâtiments des jésuites ; la quatrième, la nôtre, s'installa dans leur gymnase. Ces bâtiments se trouvent dans la partie haute et française de la ville. Pendant notre séjour dans cette place

nous fûmes surtout occupés à surveiller les portes de Romont, des Etangs, de Morat, de Berne et de Bourguillon, celle-ci dominant les autres et servant d'observatoire. Un piquet de soldats allait continuellement en patrouille, sans trop s'éloigner des remparts, à cause des surprises possibles et probables. Quatre hommes se succédaient jour et nuit à la garde des portes ; ici les instructions étaient très sévères. Le 27 février, j'étais en patrouille devant la porte de Romont, dans la partie sud de la ville. Une horloge sonnait lentement douze coups ; la nuit était noire comme un four ; l'aspect du ciel avait tout à fait changé, le vent soufflait en rafale. Nous crûmes entendre un vague bruit insolite, semblable au roulement du tambour. Nous poussâmes nos recherches pour découvrir la cause de ce bruit ; nous nous éloignâmes d'une demi-heure, mais nous ne découvrîmes rien, c'est pourquoi nous retournâmes nous reposer au poste.

Une scène nous amusa un instant, malgré les circonstances sombres ; au bout d'un moment, un boucher conduisant un veau récalcitrant, se présenta pour pénétrer dans la ville. Ce boucher nous expliqua qu'il devait encore dépecer son compagnon dans la nuit même. Nous interrogeâmes notre conducteur pour savoir s'il n'avait pas ouï un bruit de tambour dans sa course. Il nous répondit négativement. Nous ouvrîmes la poterne et nous nous mîmes à pousser prestement le rétif animal.

Le matin, un parlementaire français se présenta aux avant-postes en compagnie de dix volontaires vaudois reconnaissables à leur cocarde verte. Nous fîmes un rapport à la garde de la porte ; le lieutenant nous dit : « Vous devez faire votre rapport au corps de garde fribourgeois qui se trouve non loin d'ici. » De ce poste on nous envoya à l'Hôtel de Ville où siégeait le conseil. J'y pénétrai, et sans faire de compliments, si ce n'est que présentant mon fusil, je fis un court

rapport. Sur ce, l'avoyer [1], un officier de taille élevée, portant des épaulettes à franges en or, nous dit d'accompagner le parlementaire et de l'introduire. Lorsque nous nous approchâmes de la porte des Etangs, je demandai à l'officier si nous ne devions pas bander les yeux à ce parlementaire. « Pas nécessaire », répondit-il. Cela sent mauvais, pensai-je, c'est un mauvais signe. Lorsque je racontai ce fait à mon capitaine, il fit une grimace significative. Il s'empressa de faire sa malle et de donner des ordres pour le départ.

Les Français se présentèrent dans la nuit et saluèrent la place de Fribourg, déjà à l'aube, par l'envoi de quelques boulets. Nos avant-postes se replièrent dans la ville et les clefs des portes furent enlevées. On ne laissa pour communication avec l'extérieur que l'ouverture des poternes.

Malheureusement on enleva les clefs des portes trop vite. C'est ainsi que mon camarade, le caporal Köchli, de Riedbach près de Frauenkappelen, fut poursuivi par des hussards lancés en avant, parvint à se sauver et, arrivé devant la porte des Etangs, fut brutalement massacré ; d'autres camarades furent faits prisonniers; le boucher Zarli, de Laupen, parvint à prendre la fuite ; nous le rencontrâmes à Neuenegg.

Après la capitulation de Fribourg, nous dûmes hâter l'abandon de cette ville ; un gros contingent de défenseurs fribourgeois de la partie allemande nous suivirent. Nous approchions du Schönenberg [2] lorsque ceux-ci se désolèrent de ne pas avoir emmené quelques canons avec eux. Notre capitaine, faisant droit à leur demande, chargea quelques-uns des nôtres d'accompagner ces braves soldats, de rentrer dans la ville et de les aider dans leur dessein d'amener de

[1] L'avoyer de Fribourg était alors Charles-Joseph de Werro, qui le fut encore de 1814 à 1828.

[2] Environs de la ville, dans la partie orientale, de l'autre côté du grand pont suspendu.

l'artillerie. Les gardes de la porte de Berne ne voulurent ouvrir à notre arrivée que la petite porte d'accès, mais on les força bien lestement à ouvrir la grande, puis on se hâta de se rendre à l'arsenal où l'on enfonça les portes sans façon, et chacun enleva ce qu'il put, dans la conviction profonde que ces méchants Français ne se gêneraient pas d'en faire autant. On enleva quelques pièces de canon de quatre et de six livres. Mais la grande difficulté était de les conduire dans cette ruelle du Stalden [1], raide comme la pente d'une montagne. Cette conduite, dans la fièvre qui agitait les conducteurs, ne fut pas facile, car nous comptions trop sur nos forces. C'est ainsi que mon ami Schmidli se fit une entorse au pied [2], il fut transporté chez lui et après quelques bons soins nous le retrouvâmes à Neuenegg clopin-clopant. « I cha, disait-il, nit Wyber hüten; wenn i scho lahm bi, so cha-n-i doch vo dene donners Franzosen no-n-es Paar erschiessen u himpe de mit ech gegen Freiburg zue [3]. »

Pendant qu'on s'aidait à descendre les canons, un coup de fusil partit d'un premier étage et transperça mon bicorne. Les soldats fribourgeois devinrent furieux de cette agression et se disposaient à pénétrer dans la maison d'où le coup était parti; mais il fallut se hâter, l'ennemi pouvait se montrer à chaque instant et nous surprendre. A la porte de Berne, il y avait encombrement de soldats, de civils et de bestiaux; tout le monde voulait fuir à la fois et se réfugier en terre bernoise, car là on était en sûreté; on était persuadé qu'une fois les troupes bernoises réunies, elles chasseraient

[1] Stalden, ancien mot allemand suisse qui signifie une montée très raide. Le Stalden à Fribourg relie la ville haute avec la basse. Il existait une porte, détruite au commencement du régime helvétique

[2] Il paraît qu'une pièce échappa à ses conducteurs et alla enfoncer la boutique de l'artisan Gomy.

[3] Je ne saurais garder les femmes; bien que boiteux, je puis encore abattre à coups de fusil un ou deux de ces diables de Français et vous accompagner ensuite clopin-clopant à Fribourg.

aussitôt l'ennemi. Les soldats fribourgeois étaient dans une grande colère contre leur gouvernement ; ils l'accusaient de trahison parce qu'il avait capitulé sans essayer la moindre défense, la plus petite résistance. Les officiers qui voulurent bien les suivre furent hautement loués.

Nous arrivâmes à Neuenegg le dimanche 4 mars et reprîmes la route jusqu'à Wangen dans un état de découragement indescriptible. Nous nous demandions avec angoisse comment tout cela finirait !

Lorsque nous abandonnâmes Neuenegg, les soldats fribourgeois, qui nous avaient suivis, nous quittèrent en jetant au loin leurs armes.

Notre bien-aimé capitaine Bernard de Graffenried, un officier de haute intelligence en matière militaire et d'un caractère plein d'aménité, nous reprocha notre marche en arrière alors que nous n'avions pas vu le moindre « bleu » [1], pas tiré un seul coup de fusil. Mais nous nous trouvions dans un état de démoralisation insurmontable.

Survint notre major, Flühmann, de Neuenegg, qui nous demanda si nous ne retournerions pas sur nos pas pour le cas où notre capitaine nous accompagnerait. Nous répondîmes dans le sens affirmatif. En cheminant à travers la forêt notre capitaine nous encouragea en nous disant que si nous étions relativement peu en nombre nous avions cependant de l'artillerie en cas d'attaque.

Lorsque nous approchâmes du village de Neuenegg, nous allâmes faire une provision de clous pour enclouer au besoin nos canons qui furent placés sur la hauteur dominant la route. Deux ou trois furent chargés de mitraille et dirigés sur le pont. A peine avions-nous pris nos dispositions, que notre repas cuisait, voici que l'ennemi apparut sur les hauteurs boisées qui dominent, de l'autre côté, le cours de la Singine.

[1] Soldat français à cause de la couleur de son uniforme.

Notre capitaine s'empressa de nous rappeler sous les armes, il ne se trouva pas même un tambour; il nous plaça sur deux rangs; nous n'étions pas en ce moment une centaine de combattants. Il commanda à une dizaine de se rendre aux avant-postes, près des parapets du pont de la Singine. On roula au milieu de ce pont une pierre de grande dimension et l'on plaça une garde derrière. Aussitôt après, l'ennemi plaça pareillement ses avant-postes et deux sentinelles à l'autre bout du pont; notre frontière fut respectée au moins pour l'instant. Un des officiers, accompagné d'un trompette, tous les deux à cheval, arrivèrent en parlementaires, ils furent conduits par deux de nos hommes jusqu'au village. Les Français ne se montrèrent pas agressifs du tout, au contraire, ils furent même aimables. Un Alsacien, tambour, servit d'interprète et même de commissionnaire à nos gages. En effet, à l'auberge fribourgeoise, de l'autre côté de la Singine, on débitait du vin de meilleure qualité et à meilleur compte qu'au village de Neunegg. On le pria d'aller nous chercher une bonne bouteille. Celui-ci voulut bien consentir avec l'autorisation de son chef, mais à la condition qu'on lui passerait du pain qui était préférable à celui qu'il avait. Nous consentîmes à ce marché; il nous apporta le vin désiré et nous lui donnâmes un pain rond. Lorsque notre chef lui offrit le paiement du vin, le soldat alsacien refusa, avançant que la miche de pain compensait le prix du vin. L'ennemi retira ses avant-postes dans l'après-midi et nous en fîmes autant. Nous attendîmes avec inquiétude, avec un sentiment indéfinissable ce qui allait suivre, car d'un moment à l'autre nous pouvions compter sur une attaque. Vers le soir cependant, nous pûmes prendre quelque nourriture au cabaret, sans être trop inquiétés, nous mangeâmes avec un bon appétit, car toute la journée nous fûmes forcés à un jeûne obligatoire près du pont de la Singine.

Nous eûmes des difficultés à rejoindre nos camarades qui

nous apprirent l'assassinat des colonels Stettler et Ryhiner, dans les environs de Berne, ajoutant que le major Lentulus, qui rejoignait sa compagnie, dut reprendre seul le chemin du retour à cause de la haine que ses soldats lui témoignèrent. Ces sombres nouvelles nous bouleversèrent.

Au milieu de la nuit, les Français attaquèrent la petite place de Laupen et parvinrent un instant à y pénétrer lorsqu'ils en furent chassés. En même temps, ils nous envoyèrent des hauteurs qui dominent la Singine quelques boulets lumineux, afin d'observer nos mouvements et placèrent des sentinelles dans les environs du pont de la Singine. Notre compagnie se trouvait un peu en avant sur la route. Dès l'ouverture de la fusillade nous eûmes la douleur de perdre notre vaillant lieutenant Dich de Gurbrü, puis aussitôt après notre inoubliable capitaine. Nous fûmes bientôt enveloppés des deux côtés et très exposés, nous dûmes reculer, la situation était intenable. Dans notre retraite dans la forêt, nous pûmes nous compter et respirer Nous croisâmes un chariot abandonné; il contenait spécialement des cartouches pour l'infanterie, chacun en prit autant qu'il en put. Nous étions disposés en ce moment-là à retourner à l'ennemi. Notre colonel nous en dissuada, avançant que nous n'étions pas en nombre suffisant pour prendre une offensive ; nous continuâmes notre route sans nous presser jusqu'au Linde, où des troupes de secours se massèrent et reprirent le combat. Pour ce qui est de cette seconde phase, je ne puis que renvoyer le lecteur au récit qu'en a fait mon colonel de Graffenried, récit qui est bien l'expression exacte des faits tels qu'ils se sont passés.

Ceux de mes compagnons qui, de bon matin, furent faits prisonniers, durent s'aider à creuser des fossés pour les morts, à charger les nombreux chars de blessés[1] qui étaient

[1] Les pertes bernoises dans les différents combats ne furent pas aussi importantes que celles subies par l'ennemi lesquelles n'ont jamais été

dirigés sur Fribourg. Nos blessés furent aussi transportés en cette place et soignés par des médecins français. Mes camarades prisonniers ne furent pas maltraités; le général Brune leur fit parvenir quelque douceur en distribution de tabac et de pipes et ils reçurent de bons traitements. Au bout de huit jours, tous les prisonniers furent remis en liberté[1]. Nous sûmes par eux que le colonel de Graffenried et le lieutenant Baumann étaient en lieu sûr.

Lorsque je retournai chez moi, en passant près de Weiermannshaus, où se trouvait un avant-poste ennemi, je fus désarmé. Je pus continuer ma route, il faisait nuit. Lorsque je cheminai sur la route de Berne au croisement du pont, je fus assailli et dépouillé du peu d'argent que je possédais, on me laissa la vie pour fiche de consolation. Plus pauvre que Job, je pus atteindre Neubrücke; mais l'ennemi l'occupait et les habitants ne pouvaient se rendre à Berne; on le leur avait défendu, personne ne pouvait s'éloigner. L'aubergiste auquel je demandai un morceau de pain pour apaiser ma faim, me répondit : Mon pauvre garçon, j'aimerais pouvoir te donner quelque chose; je ne puis le faire car ils ont tout enlevé, de sorte que ma famille souffre aussi de la faim. Les Français n'avaient pas seulement enlevé les quelques provisions de ménage du village, mais encore le bétail, les chevaux, les chars. Le lendemain je pus continuer ma route et rentrer à la maison au grand étonnement de mes parents qui me croyaient mort ou prisonnier; un soldat de ma compagnie leur avait dit la veille qu'il ne m'avait plus aperçu dès le samedi précédent. »

Fr. Reichlen.

Fribourg, le 13 janvier 1910.

connues au juste. On aurait transporté à Fribourg 400 blessés sur 70 chars Les pertes bernoises sont évaluées à 135 morts. Dans le second combat, on ne fit aucun prisonnier, c'était une extermination.

[1] La grande crainte des prisonniers était de se figurer qu'on les conduirait en France sur des pontons ou dans une forteresse.